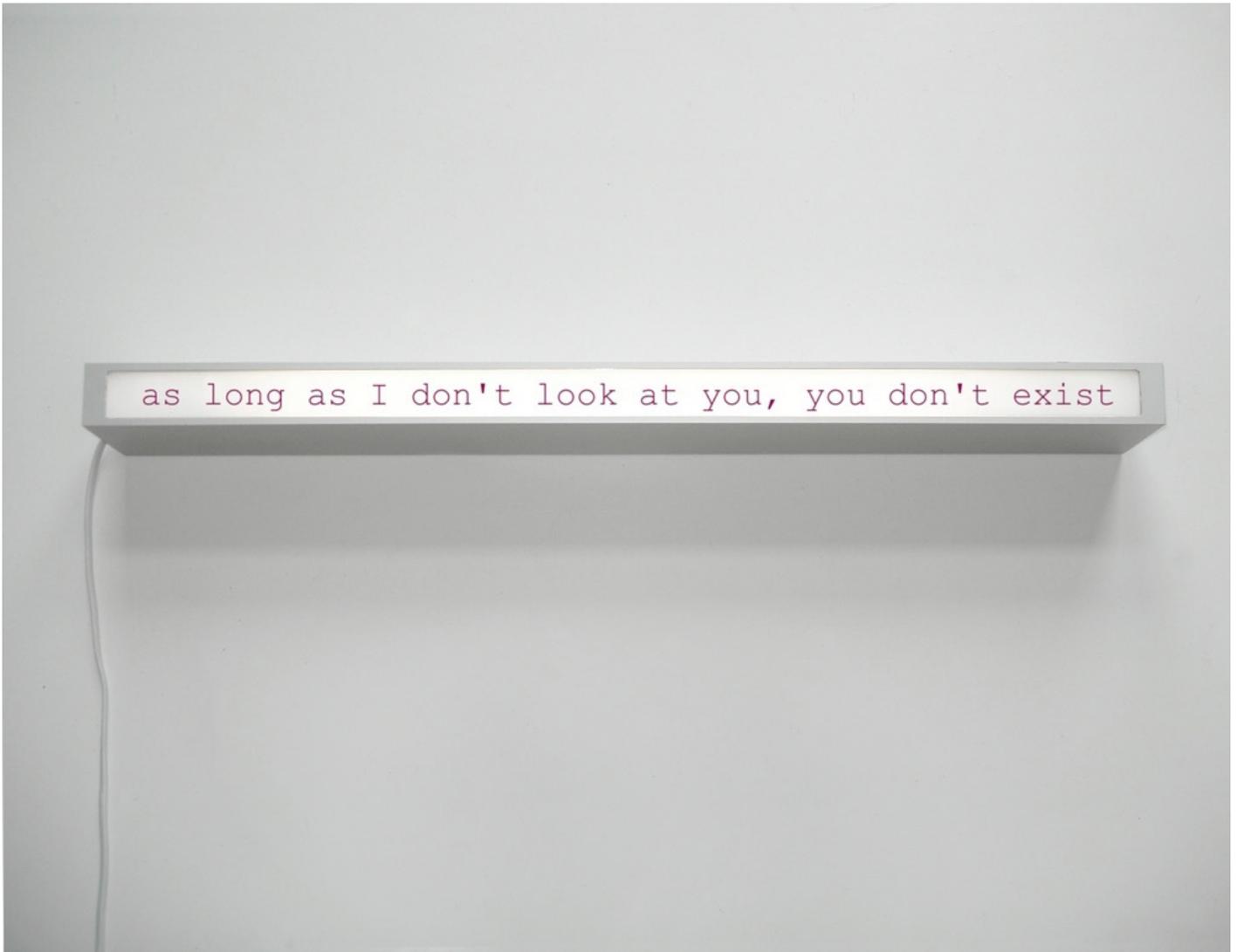


Les paradoxes de Zénon

9 septembre 2017 > 28 octobre 2017
Vernissage samedi 9 septembre de 15h à 21h



Box 6, lightbox, laser print, 4x63 cm, 2007

Artistes :

Joachim Bandau, Adrien Couvrat, Agnès Geoffray

GALERIE MAUBERT
20 rue Saint-Gilles 75003 Paris
galeriemaubert@galeriemaubert.com

Les Paradoxes de Zénon

« O mon ami, tu ne trouves donc pas admirable que la vue et le mouvement soient si étroitement unis que je change en mouvement un objet visible, comme une ligne ; et un mouvement en objet ? (...) La vue me donne un mouvement, et le mouvement me fait sentir sa génération et les liens du tracement. Je suis mû par la vue ; je suis enrichi d'une image par le mouvement. » Sous ces mots, dans *Eupalinos ou l'architecte* (1921) de Paul Valéry, Socrate s'entretient avec son disciple Phèdre autour de la richesse du mouvement et du rôle du regard(eur). L'œil, témoin des traces du temps, devient le lieu même de la naissance de l'œuvre. Il embrasse le repli et le déploiement à la fois, le confinement et la liberté, nous livrant les interprétations insoupçonnées de l'œuvre d'art.

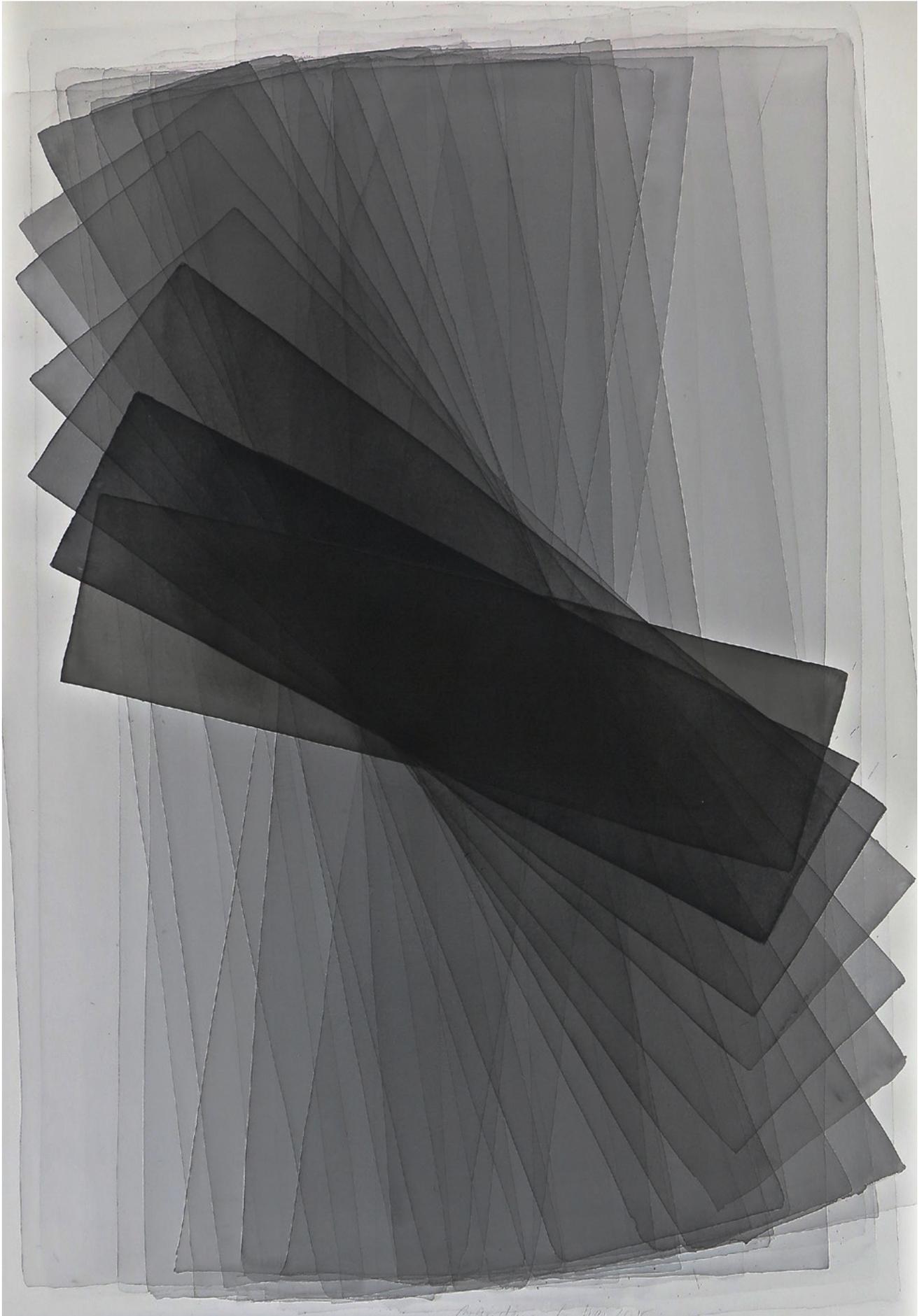
Chez **Joachim Bandau**, depuis ses premières sculptures sur roulettes et ses bunkers déployés au sol, tout est affaire de mouvement. Généralement l'usage est en potentiel et certaines sculptures ne dévoilent la complexité de leurs architectures que si le spectateur accède à différentes configurations de l'œuvre. Avec les « Aquarelles Noires », l'artiste allemand parvient à livrer à l'œil du regardeur les clés de compréhensions de l'œuvre. En s'approchant, on découvre que la matière liée au grain du papier crée, par aplat, à la fois le modelé et le trait. En reculant, les coups de pinceau créent des architectures que l'on perçoit à la fois convexes et concaves, nous invitant tour à tour à y pénétrer ou bien à les fuir. Même si l'image est fixe, le mouvement naît comme des plaques de verre qui chutent librement ou se décalent subtilement devant notre œil. Elles s'ouvrent et se replient, nous enveloppent ou nous délivrent, selon la danse que l'on a envie de suivre avec elles. Elles respirent, de l'intérieur, dans un mouvement vital radiographié. Dans ces dessins de sculpteurs - qui nécessitent parfois plusieurs années de travail de part le séchage et la mise sous presse du papier - c'est bien le temps qui est enregistré. C'est donc, par la vitesse et la décomposition du mouvement, que Joachim Bandau, tel un chronophotographe, enrichit la perception visuelle de son travail. Zénon d'Elée (Vème s. av. J.-C.) nous a enseigné que le mouvement est fait d'immobilités. Et si beaucoup de ses Paradoxes sont aujourd'hui réfutables mathématiquement, ils ouvrent une dimension philosophique : comment penser sans contradiction l'être à la fois comme mu et mouvant, comme mobile et moteur, comme devenir autant qu'être.

Chez **Adrien Couvrat**, la compréhension de l'œuvre est progressive. Chaque position de l'espace va donner une image différente de ses grandes toiles, pourtant simples aplats d'acrylique sur lin. Un seul pas suffit à enclencher une ronde interminable du regardeur, hypnotisé par les changements de formes et de couleurs de ces peaux sensibles. Les couleurs sont lumineuses, empruntées à Joachim Patinier, peintre flamand de la Haute Renaissance. On a l'impression de faire face à des écrans vidéos, des surfaces de lumière recevant une surabondance d'informations (formes et couleurs), parfois en interférence, que l'œil tente de décrypter par le mouvement. Des peintures qui sont d'ailleurs la continuité d'un travail vidéo que poursuit le peintre depuis ses débuts. Adrien Couvrat rebondit parfois sur la non linéarité de certains espaces en accolant des miroirs à ses peintures, livrant tour à tour deux visions différentes du même objet. Le mouvement non plus du corps, mais de la rétine, sur l'une et l'autre des images permet de limiter les déplacements physiques dans un jeu avec l'architecture,

entre absorption et réflexion de lumière. On ne parle plus de mouvement mais d'intention de mouvement.

« Qui jamais a touché, compris, mesuré le mouvement ? Nous en sentons les effets sans les voir. Nous pouvons même les nier comme nous nions Dieu. Où est-il ? Où n'est-il pas ? D'où part-il ? Où en est le principe ? Où en est la fin ? Il nous enveloppe, nous presse et nous échappe. Il est évident comme un fait, obscur comme une abstraction, tout à la fois effet et cause. [...] Problème insoluble, semblable au vide, semblable à la création, à l'infini, le mouvement confond la pensée humaine, et tout ce qu'il est permis à l'homme de concevoir, c'est qu'il ne le concevra jamais. Entre chacun des points successivement occupés par cette bille dans l'espace [...], il se rencontre un abîme pour la raison humaine [...] ». Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin* [1831], *La Comédie humaine*. Chez Bandau comme chez Couvrat, les aller-venus du regardeur, sont comme un ballet abstrait dont les traces pourraient être projetées sur la surface de leur toile. Le corps du regardeur rejoindrait ainsi celui de l'artiste. L'image résultante en serait l'intégrale selon tous les mouvements possibles du spectateur. Le mystère qu'elles véhiculent témoignent de ce que le principe d'Heisenberg nous enseigne dans les théories quantiques : on ne peut connaître avec précision à la fois la position et la vitesse d'un objet. Un monde flottant et changeant qui lie directement le regardeur et l'œuvre d'art.

Agnès Geoffray s'intéresse aux mécanismes de la compréhension (le *Noûs* grec) à travers des témoignages historiques ou sociétaux. Images et textes sont soumis au regard, dans un riche corpus d'œuvres - photographies et installations - qui s'efforcent à concilier le rétinien et le conceptuel. Avec *Mirrors*, Agnès Geoffray nous livre des textes, réels ou fictionnels, autour de la notion de perception. Ces textes sont eux-mêmes gravés sur des verres de telle manière qu'ils disparaissent ou apparaissent avec notre mouvement. L'un d'eux évoque l'optogramme (image condamnatoire), une croyance scientifique apparue au dix-neuvième siècle qui démontrent que les objets extérieurs, qui impressionnent la rétine de l'œil, peuvent s'y conserver indéfiniment. Ainsi la rétine de personnes assassinées permettrait de visualiser la dernière image enregistrée au fond de l'œil au moment de la mort, et d'identifier le criminel. Une croyance qui perdure puisque, aujourd'hui encore, certains assassins détruisent les yeux de leurs victimes. L'œil tel un appareil photographique conserverait des images physiques. Il est donc clairement identifié par l'artiste comme le lieu physique de l'apparition de l'image, et par extension de l'œuvre d'art. L'œuvre d'Agnès Geoffray trouve un écho physique dans l'œil du regardeur. *Crigler-Naijar*, titre éponyme d'une maladie rare qui donne une couleur jaune à la peau et au blanc des yeux, évoque un traitement quotidien photothérapeutique par l'exposition à une lumière bleue. Sur une boîte lumineuse, Agnès Geoffray y grave un douloureux témoignage, comme la radiographie de l'âme d'un patient. « *Aucun amant ne pourra supporter l'ombre bleue de mes nuits* ». Le corps et le regard passent donc d'organes malades à source de guérison de l'âme par la catharsis de la lumière. En irradiant le regardeur à nouveau (comme pourrait le faire la lumière sur le papier photographique), l'objet proposé par Agnès Geoffray s'élève du statut de témoignage à celui d'œuvre d'art et de nourriture pour l'âme.



Joachim Bandau, *Black watercolor*, 2015

Agnès Geoffray

Née en 1973. Vit et travaille à Paris.



Métamorphose V, 2015

A la croisée de la photographie, de la sculpture et des installations, Agnès Geoffray sonde, élabore et réactive les textes et les images. Par le biais de mises en scène, de réappropriations ou d'associations, elle révèle un univers de tensions - latentes et mystérieuses.

S'élaborant souvent au départ de sources d'archives, ses propositions résultent d'un processus de reconstruction fictionnalisée et interrogent l'idée de réminiscence. Ces récits, ces images que l'on assimile malgré nous, s'ancrent dans nos mémoires, de façon consciente ou inconsciente, et véhiculent l'idée d'une intimité collective, d'un référent commun.

Réactiver ce sentiment est une des modalités privilégiées de sa pratique. Glanés au hasard d'un livre, d'internet ou d'archives diverses, elle rejoue et réinvente les textes et les images qui nous environnent quotidiennement, invitant le spectateur à reconsidérer sa mémoire.

Agnès Geoffray est diplômée des écoles des beaux-arts de Lyon et Paris. Elle a été en résidence à la Rijksakademie à Amsterdam (2002-2003) et pensionnaire à la Villa Médicis à Rome (Académie de France, 2010-2011). Elle a exposé dernièrement à la Kunsthalle de Vienne, au Magasin à Grenoble, au Centre de la photographie à Genève, au Centre photographique d'Ile-de-France, au Jeu de Paume, aux Rencontres d'Arles et Centre Pompidou Metz. Ses travaux font partie de nombreuses collections publiques et privées comme le Centre Pompidou, le CNAP, le MAC VAL, le Musée de l'Elysée, la Fondation Antoine de Galbert... Trois ouvrages sur son travail ont été publiés aux éditions de La Lettre Volée, *Ultieme Hallucinatie*, *Profond silence* et *Les Captives*.



Every night I am locked in a box. Full of blue fluorescent tubes. I spent half of my life lying in this box. The light runs across my body, not one bit is left unexposed. Everything must be blue. It is the requirement of my survival. No blue light, no life. I am yellow. A rare disease. The worse I feel, the yellower I get. Since I was born my skin is entirely yellow. A translucent, luminous and diaphanous skin. It isolates me. Others are afraid of it. They don't understand this colour on my face, my neck, my hands... My days and nights are the same, I spend them alone. No lover could bear the blue shade of my nights. One single hour spent next to me and their skin would be for ever burnt.

Crigler-Najjar, lightbox, laser print, 44x50 cm, 2006

Joachim Bandau

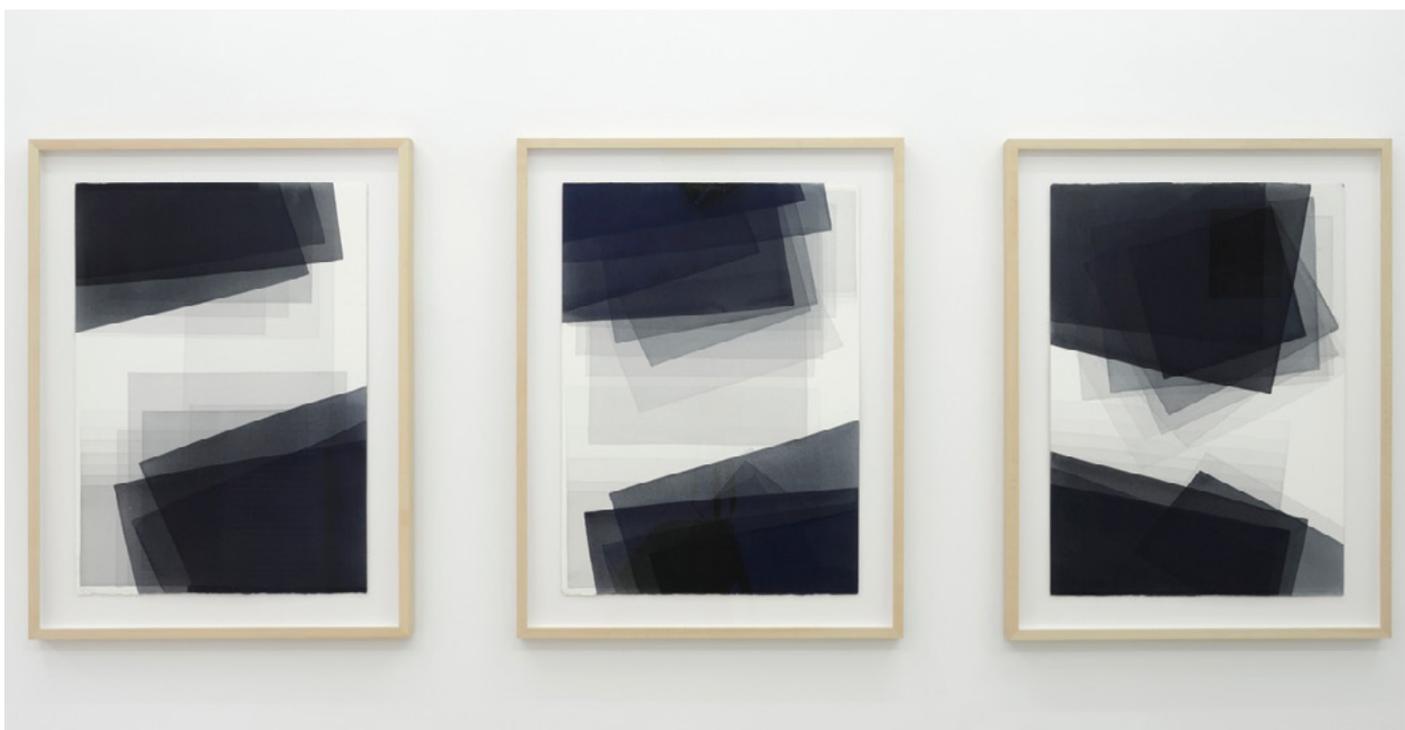
Né en 1936. Vit et travaille à Aachen.



Joachim Bandau, *Early work*, 1968 - 1974

Avec Richard Serra, Donald Judd, Dan Flavin ou encore Sol LeWitt, il appartient à la génération des artistes minimalistes qui, en réaction à l'Expressionisme Abstrait et au Pop Art ont prôné la forme pour la forme. À la fin des années 1960, Bandau réalise des contenants en polyester laqué s'apparentant à des cercueils et des sarcophages. Il développe ensuite une série de Bunkers en acier. Depuis les années 1990, il emploie la peinture et l'aquarelle pour donner forme à des blocs de matière noire auxquels il juxtapose des filtres transparents rappelant non seulement la radiographie, mais aussi les compositions suprématistes de Malevitch. (Julie Crenn)

Joachim Bandau est né à Cologne en 1936. De 1957 à 1961 il étudie à la Staatliche Kunstakademie de Düsseldorf, qui forme également Gerhard Richter, Joseph Beuys, et Imi Knoebel. En 1966, il est parmi les fondateurs du groupe d'artistes K 66. En 1977, il est présenté à la Documenta 6 à Kassel et en 1986 reçoit, le Prix Will Grohmann de l'Académie des Arts de Berlin. Joachim Bandau a eu de nombreuses expositions personnelles notamment au Museum Ludwig (Cologne); Neues Museum (Nürnberg); M HKA (Antwerp) ; SculptureCenter (New York); Hamburger Bahnhof (Berlin); Haus der Kunst (Munich); Städtische Kunsthalle (Mannheim); Fine Art Museum (Budapest); De Young Museum (San Francisco) ; Palais des Beaux-Arts (Brussels). Ses œuvres sont présentes dans d'importantes collections comme le Centre Pompidou (Paris), Kunstmuseum (Basel); Staatliche Kunstsammlungen (Dresden) et Museum Ludwig (Cologne)... En 2017, Il participe à l'exposition *Ungestalt* à la Kunsthalle de Bâle.



Schwartz-Aquarelle, aquarelle, Super Dakota, 2014

Adrien Couvrat

Né en 1981. Vit et travaille à Paris



Vue d'exposition Futur II, La Générale, Sèvres, 2014

Formé à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris et à l'IRCAM, Adrien Couvrat déploie ses recherches à travers la peinture, le dessin, le son, la vidéo... Quelque soit le médium, il expérimente les mouvements optiques, les métamorphoses lumineuses et la vibration sensible des couleurs. En 2015, il a participé à l'exposition *Desdémone, entre désir et désespoir* à l'Institut du Monde Arabe avec une installation de 20 mètres et a exposé au Qingdao Sculpture Art Museum de Shandong (Chine). En 2016, il expose au Musée des Arts et Métiers (Paris). En 2017, il bénéficie d'une exposition personnelle à la Villa Le Corbusier « Le Lac » (Corseaux, Suisse).

“Adrien Couvrat s'efforce de révéler la part instable, fragile et immatérielle de la peinture abstraite. Entre apparition et respiration lumineuse, sa peinture, faite de couches creusées de sillons et de pigments, ne cesse de capter le regard, par saccades et soubresauts. Incitant le spectateur à s'approcher pour percevoir sa peinture, Adrien Couvrat intègre en cela dans ses compositions l'attitude en mouvement du spectateur, et l'oblige ainsi à une nouvelle dimension de perception. Le corps est sollicité ; l'œuvre entre en relation avec le spectateur, crée un lien avec l'espace d'exposition. Invitant le spectateur à une danse rétinienne, ces peintures proposent une transformation ultime de notre rapport à l'espace.” (Marianne Derrien, critique d'art, 2015)



Vue de la foire INDEPENDENT BRUSSELS, 2017

CONTACT

Galerie Maubert
20 rue Saint-Gilles
75003 Paris
www.galeriemaubert.com
galeriemaubert@galeriemaubert.com

Florent Maubert
florent.maubert@galeriemaubert.com
+ 33 663558462

Charles Rischard
charles.rischard@galeriemaubert.com
+33 144780179

